

## CODES GRAPHIQUES DES PARLERS MIXTES AFRICAINS : ENJEUX DESCRIPTIFS ET SOCIO-DIDACTIQUES

**Adeline SIMO-SOUOP**  
Université de Buea, Cameroun  
[a.simo.souop@gmail.com](mailto:a.simo.souop@gmail.com)

**Résumé :** Le nouchi et le camfranglais sont deux parlers mixtes qui subsument les revendications socio-identitaires par le moyen d'une rupture linguistique (jeu lexical en majorité) avec le français. Au regard de leur dispersion sociale et du poids psycho-affectif qu'ils portent en Côte-d'Ivoire et au Cameroun respectivement, nous pensons qu'il est peut-être temps de confirmer leurs positions sociales par une reconnaissance officielle des normes endogènes. Ces parlers pourraient alors figurer au nombre des variétés enseignées à l'école, aux côtés du français standard et des langues nationales dans le cadre d'une didactique du plurilinguisme. L'enjeu est alors celui des représentations graphiques desdits parlers. Les fluctuations de codes graphiques d'un utilisateur à un autre ou d'une description à une autre entravent la mise en commun des savoirs et, surtout, renforcent le caractère exotique de ces parlers mixtes. Il est important de trouver un code transparent et reproductible pour l'enseignement de la lecture et de l'écriture. La proposition d'une graphie phonologisante permet de trouver un équilibre entre la lisibilité des textes et les prononciations en discours. La graphie phonologisante permet aussi de garder la filiation française du nouchi et du camfranglais.

**Mots-clés :** parlers mixtes, plurilinguisme, approches plurielles, didactique du plurilinguisme, système d'écriture.

### GRAPHIC CODES OF AFRICAN MIXED LANGUAGES: DESCRIPTIVE AND SOCIO-DIDACTIC ISSUES

**Abstract:** Nouchi and Camfranglais are two mixed varieties that subsume claims relating to social issues and identity by means of a linguistic separation (mostly play on the lexicon) from French. Considering their social dispersion and the psycho-emotional toll they represent in Côte d'Ivoire and Cameroon respectively, we believe that it is perhaps time to confirm their social positions through an official recognition of endogenous norms. These varieties could then feature among the languages taught at school, alongside standard French and national languages, within the framework of a plurilingual teaching methodology. The challenge is therefore that of the spelling of borrowed words in the said varieties. Fluctuations in writing systems from one user to another or from one description to another hamper knowledge-sharing and, above all, strengthen the exotic character of these mixed varieties. It is important to find a transparent and repeatable writing system suitable for teaching reading and writing. The proposal of a phonologizing spelling makes it possible to strike a balance between the legibility of texts and the pronunciations in speech. The phonologizing spelling also makes it possible to keep the French filiation of Nouchi and Camfranglais.

**Keywords:** mixed languages, plurilingualism, pluralistic approaches, plurilingual teaching methodology, writing system.

## Introduction

Les parlers urbains qui émergent en Afrique sont la vitrine de la créativité linguistique des sociétés multilingues qui les voient naître. Ce sont généralement des variétés mixtes et/ou hybrides où l'on retrouve les caractéristiques des langues présentes sur le territoire. D'abord confinées aux marges de la société et avec une fonction essentiellement cryptique, ces variétés endogènes sont désormais répandues dans toutes les couches de la population même si on s'accorde à reconnaître que la frange de prédilection reste la jeunesse. Il en est ainsi du camfranglais pour le Cameroun et du nouchi pour la Côte-d'Ivoire. Ces deux pays sont choisis pour illustrer notre propos en raison d'une grande similarité quant à la complexité des processus sociolinguistiques ayant favorisé l'émergence et la pérennisation de ces parlers urbains. La légitimité sociale de ces variétés de base française se reflète dans l'abondante littérature scientifique qui leur est consacrée. Cette légitimité est aussi enracinée dans les représentations et les postures identitaires qui motivent les pratiques langagières. Ayant pris acte de cette légitimité sociale, la présente contribution s'intéresse aux conditions de normalisation et de didactisation de ces parlers urbains.

Le premier axe de réflexion porte sur les codes graphiques par lesquels doit commencer toute description des pratiques langagières. En effet, face à la multiplicité des codes en présence, l'apparemment typologique juste serait-il la solution pour une écriture selon l'étymologie de chaque terme ? En d'autres termes, doit-on représenter chaque terme selon l'orthographe d'usage dans la langue source ? Il faut dire que les locuteurs de ces variétés mixtes se dotent progressivement d'une culture scripturale accélérée et vulgarisée par le numérique et les réseaux sociaux de l'internet. Les graphies varient en fonction d'un certain nombre de critères sociologiques pour les locuteurs et même pour les chercheurs. L'expérience montre aussi que les langues sources des emprunts ne sont pas toujours identifiables de manière univoque (Simo-Souop 2015). Devrait-on alors inventer un nouveau système comme le propose Ahua (2007) ? Le code graphique devra de toute façon relever le défi de la lisibilité des textes. Notre hypothèse est qu'il est possible de neutraliser orthographiquement la diversité des ressources linguistiques qui s'associent avec le français dans les parlers mixtes. Cette neutralisation faciliterait leur codification en vue de leur introduction à l'école.

Le second problème posé dans cette contribution est intimement lié au premier. Toute la question est de résoudre le paradoxe de fait entre d'une part, l'espace normé qu'est l'institution scolaire (au sein de laquelle la norme centrale du français est enseignée), et d'autre part, l'anomie sociale ou plutôt la polynomie qui semble caractériser les parlers urbains. La clé serait dans les représentations des locuteurs qui considèrent le nouchi et le camfranglais comme des variétés à part entière. La prise en compte des représentations des populations permettrait de conférer un statut officiel à ces parlers plurilingues et de bousculer des

politiques linguistiques éducatives encore trop assujetties à l'idéologie du monolinguisme.

## 1. Les cadres descriptifs

De nos jours, l'écrit est massivement utilisé par les locuteurs des parlers mixtes puisqu'ils participent à la vie des réseaux sociaux numériques. Ils font des échanges synchrones et laissent des commentaires sur les plateformes dédiées soit à leurs variétés soit aux questions sociales. D'autre part, les analyses scientifiques, qui se font à partir de discours oraux, se doivent, par commodité, de transcrire les pratiques. Nous faisons donc l'hypothèse que les représentations des différents scripteurs se perçoivent à partir des graphies des « emprunts<sup>1</sup> ». Ces derniers proviennent des langues diverses et les graphies indiqueront à quelle langue le scripteur attribue les mots « empruntés ». À titre de rappel, le nouchi et le camfranglais fonctionnent sur la base d'une alternance lexicale entre les mots du français et les mots « empruntés ». L'alternance est aléatoire et la base sémantico-syntaxique est celle du français endogène (Simo-Souop 2011, Boutin 2018). Leur usage est socialement répandu et on ne compte plus les titres de musique urbaine et les comédiens qui en ont fait le support de leurs messages. La création littéraire n'est pas en reste non plus (Tchoungui 2006). Ces usages publics et médiatisés donnent de la visibilité à des pratiques sommes toutes ordinaires aussi bien au Cameroun qu'en Côte-d'Ivoire. Ces locuteurs, qui reconnaissent presque tous parler une variété de français quoique tropicalisée (Boutin et Kouadio N'guessan 2015), adoptent intuitivement l'orthographe française. Les représentations des usagers se perçoivent ainsi à travers l'orthographe choisie pour consigner leurs mots. Pour les « emprunts », ils adoptent majoritairement l'orthographe de la langue donneuse lorsqu'elle est reconnue. Cette pratique illustre la graphie dite étymologique.

### 1.1 La graphie étymologique

L'observation des graphies de l'écrasante majorité des locuteurs du camfranglais laisse croire que les emprunts viennent majoritairement de l'anglais. Le poids social de l'anglais est indéniable en raison de ce qu'il est langue de scolarisation pour une partie des Camerounais. Et comme l'anglais est langue co-officielle avec le français, il est obligatoire dans l'ensemble des cursus francophones de la maternelle à l'université. On peut dans un premier temps déduire que les comportements scripturaires ci-dessus sont le reflet de cette influence scolaire porté par l'idéologie du bilinguisme national.

- 1- Lui il mériterait le titre de **teacher** de fracam (internaute sur bonaberi.com)
- 2- Ils **speak** avec des mots, comme des **big**s dicos (Koppo, Gromologie)
- 3- Twitter à tout à l'heure tu fallas tu **follows** (Alex du Kamer, Kongossa)

<sup>1</sup> Les guillemets ici indique la nécessité de problématiser le concept de « l'emprunt » dans un contexte où les formes linguistiques circulent dans plusieurs variétés (Simo-Souop 2016).

Le premier exemple provient d'un locuteur ordinaire dont les pratiques sont médiatisées et conservées tout comme celles des deux chanteurs de la musique urbaine qui suivent. Les mots en gras illustrent bien le fait que ces usagers du camfranglais considèrent que les emprunts sont faits à l'anglais.

Les transcriptions de plusieurs chercheurs vont dans le même sens :

4- On finit de wok à la kermesse **hear** moi les choses (Eloundou Eloundou, 2011)

5- Comme il était dans le nguémé, devant nous ils ont tell à mes cotas de **com out** les dos de leurs poches pour leur **show** [...] (Ebongue 2012, p. 325)

Cette convergence des graphies ordinaires avec des graphies de recherche montrent au moins que les deux catégories de personnes qui les produisent appartiennent à la même communauté sociolinguistique et subissent pareillement le poids de l'idéologie du bilinguisme officiel. Le bilinguisme est, en effet, le label de prédilection de l'État camerounais. Il a d'ailleurs été créé en 2017, en pleine crise socio-politique sur fond de clivage linguistique (anglophonie vs francophonie), une Commission Nationale du Bilinguisme et du Multiculturalisme, en plus de nombreuses autres mesures et structures de promotion de bilinguisme déjà existantes. Cette idéalisation du bilinguisme produit des graphies aberrantes comme celle qui suit,

6- Tu **mimber** que les gens te **fear** flop (Fosso 1999)

où le premier mot habituellement prononcé [mimba]<sup>2</sup> est incontestablement l'équivalent en pidgin-english du mot anglais « remember ». Malgré la troncation et les changements vocaliques, le chercheur persiste à y voir de l'anglais avec la finale en -er. On pourrait d'ailleurs voir dans cette finale en -er une régularisation d'un paradigme en anglais parlé au Cameroun qui veut que les finales en -er se prononcent [a] comme dans teacher [titsha], prayer [preya] etc... Cette allégeance à l'anglais se voit dans cet autre exemple issu d'un dictionnaire de camfranglais. À l'entrée lexicale « fear » correspond la prononciation /fia/. Kamdem Fonkoua (2015, p.135), qui en est l'auteur, estime que ce mot vient de l'anglais par le truchement du pidgin. Donc l'anglais est pour lui la langue donneuse. Cependant, l'orthographe de ce mot dans l'exemple est en contradiction avec celle de ladite l'entrée : « je **fia** le jo ci très mal ». Ceci montre la difficulté et le malaise de ce chercheur au regard du continuum entre le pidgin-english et l'anglais (Féral 2009). Il faut dire que depuis les indépendances, l'anglais s'est aussi acclimaté et les recherches s'accordent sur le fait qu'il existe un Cameroon English (Anchimbe 2011). Le pidgin et la variété camerounaise d'anglais ont une très grande part de lexique en commun.

<sup>2</sup> Graphie en cohérence avec la prononciation chez Ebongue (2012, p. 329) : « how mbindi, tu **mimba** que j'ai l'argent ? »

Par ailleurs, la prononciation du pidgin, qui est depuis longtemps *lingua franca* entre les anglophones du Cameroun, influence en retour celle de l'anglais. Dans les faits, le passage d'une variété à l'autre se fait de manière imperceptible dans les interactions. Et dans les universités, les étudiants révisent les cours de littératures anglaises (et tous les autres) en pidgin. Dans ce continuum anglais-pidgin, il devient difficile de se prononcer en faveur de l'une ou de l'autre variété pour le mot emprunté par le camfranglais. Pour ce qui est des emprunts aux langues camerounaises, le croisement des recherches montre qu'un même terme se voit attribuer des sources divergentes selon les auteurs (Simo-Souop 2015). Pour que la graphie soit systématiquement étymologique, il faut être certain de l'origine des items concernés, et surtout en maîtriser l'orthographe dans le système linguistique d'origine. Par fidélité à la langue française peut-être, certains scripteurs ramènent la graphie des « emprunts » à l'orthographe française.

### 1.2 La graphie francisante

Dans le cas de la graphie francisante, les utilisateurs adaptent les graphies des emprunts à l'orthographe française qui leur est familière. Pour le camfranglais on peut relever :

- 7- [...] tout ça pour **chou** comment il know (Koppo, Gromologie)
- 8- Déjà que le gars know que la nga est partie le gars me **shou** la nga (Eloundou Eloundou 2011)
- 9- Le driver pouvait être son **mouna** (Eloundou Eloundou 2011)

Le son [u] est représenté dans ces exemples par le graphème « ou » comme dans l'orthographe française. Le mot prononcé [ju] est l'équivalent pidgin de l'anglais « to show ». Alors que le chanteur Koppo a totalement francisé de terme (avec le digraphe « ch » en initiale), le chercheur est à cheval sur l'étymologie (sh-) et la francisation (-ou). Le même chercheur écrira de manière francisante un mot emprunté à la langue duala (muna) qui a pourtant une tradition écrite. Cette dernière est phonique comme la plupart des langues bantoues. Du côté du nouchi, la graphie francisante est bien représentée par l'Abidjanaise:

- 10- Voici mon gbô dougou sab dégbahure !
- 11- Glôki de tous les soutralys.
- 12- Tes kokas gbés de cracrahure.
- 13- Ont reguigui ta djidjité. (Boutin et Kouadio N'guessan 2015)

En plus des graphèmes « ou », « gu » et « é » dans ces exemples, on peut remarquer que toute la suffixation se calque sur celle du français (le -s du pluriel, -té et -ure pour la dérivation nominale dans djidjité et cracrahure), confirmant ainsi la parenté typologique entre français et le nouchi. Cette parenté semble

reniée par d'autres graphies qui sont plus ou moins indécises et parfois même volontairement cryptées.

### 1.3 La graphie cryptée ou indécise

La multiplicité des codes graphiques est absolument une source de confusion chez le lecteur qui doit s'adapter à chaque texte et finalement se livrer à une lecture impressionniste. Certains auteurs, dans le souci de mettre en avant la spécificité et l'originalité des parlers décrits revendiquent un code graphique particulier. Ahua (2007), après avoir reconnu le problème que pose la diversité des graphies, propose ainsi un code graphique pour le nouchi avec plusieurs repères à la fois phoniques et orthographiques. Le résultat de cette proposition peut s'évaluer à partir des quatre exemples suivants :

14- Cê t'une grande go

15- Lê vié-pers

16- La djag ê calé (Ahua 2007)

17- In jour, dan mê gboungbrans, y'è crawzé in nouchi (Ahua 2006)

Remplacer la forme verbale « est » par le graphème « ê » est une complication et un cryptage sans bénéfice pratique (exemples 14 et 17). Les deux formes « est » et « ê » se prononçant de manière quasi identique en français. Le même graphème « ê » représente la graphie « es » dans les exemples (15) et (17). Il faut tout de même reconnaître que la déformation phonétique volontaire dans certains mots du français (Ahua 2006), en plus de la multiplicité des ressources linguistiques, rend la tâche de transcription ardue. Néanmoins, la transcription et plus tard le système d'écriture doivent satisfaire le critère de la lisibilité. En remplaçant les graphies cryptées par le lexique français correspondant, on obtient une transcription qui réduit le caractère exotique du nouchi comme suit :

18- C'est une grande go

19- Les vieux pères

20- La djag est calée.

21- Un jour dans mes gboungbrans, j'ai croisé un Nouchi

En rétablissant l'orthographe standard, le nouchi regagne sa place comme variété du français. Sur le plan identitaire, c'est certainement cette base française que les nouchiphones veulent crypter dans leurs écrits foisonnant sur les réseaux sociaux, étant donné qu'une bonne part du jeu linguistique se fait sur la forme même à l'oral. Le cryptage écrit serait donc un prolongement de cette fonction ludique en provenance de personnes fâchées avec l'orthographe standard (dont la dictée est la symbole cauchemardesque). Du coup, ils revendiqueraient une graphie autonome pour une variété qu'ils veulent autonome. Cependant, les transcriptions scientifiques doivent rester sobres afin de démêler avec précaution

les différentes ressources linguistiques et langagières mises à contribution dans le nouchi. Au demeurant, pour que cette variété entre officiellement dans le système scolaire, il faudra tenir compte des zones de partage entre le français standard, le FPI et le nouchi. Le code graphique du nouchi ne doit pas déstabiliser des apprenants scolarisés en français standard. La même remarque est valable pour le camfranglais, même si la transcription de ce dernier semble moins cryptée que celle du nouchi. En effet, en dehors de cet exemple de Ntsobé et al (2008, p. 158) « alors que le capo nous a sorti un grand wei que le cours sera très mo », où le terme « wei » est équivalent de « way » qui se rencontre dans la majorité des corpus. La motivation de la graphie « way » est étymologique ; celle de « wei » est incertaine. C'est donc un hapax qui brouille le décodage du texte. Un autre exemple de graphie indécise se trouve dans l'énoncé suivant : « Le gars m'a bastonné sa femme ; ah **mov** me dey ! » (Kamdem Fonkoua 2015, p.184). L'hésitation entre l'étymologie anglaise (move) et la prononciation effective [muf/mof] est évidente. Tout compte fait, le résultat du cryptage et de l'indécision est une grande opacité des textes transcrits tant pour le locuteur ordinaire (potentiel apprenant en situation formelle) que pour la communauté scientifique. La multiplicité des codes graphiques installe un dialogue de sourds entre chercheurs. La lecture d'un texte de nouchi est quasiment impossible pour un chercheur camerounais ; l'inverse est tout aussi vrai. L'instabilité des graphies qui décourage toute étude suivie à travers différents textes et même la mutualisation des résultats de recherche. Ne serait-il pas plus rentable de trouver une graphie consensuelle pour ces parlers hybrides issus de contextes sociolinguistiques comparables ?

#### **1.4 Une graphie holistique ?**

La base française du nouchi et du camfranglais est établie. Le bon sens voudrait donc qu'après avoir zoomé sur les spécificités locales de chacune des variétés, l'on prenne du recul pour reconnaître objectivement ce qui appartient au français en gardant le système orthographique sur lequel s'appuie toutes les connaissances construites et véhiculées dans le monde francophone. Les particularités phonologiques ont toujours existé dans le FPA/FPI<sup>3</sup> par exemple et cela n'a pas demandé une système orthographique différent de celui qui est en vigueur dans toute la francophonie. Ce sont d'ailleurs les accents régionaux qui permettent de délimiter pour une bonne part les variétés africaines de français. Le véritable problème est celui de la représentation des emprunts aux langues africaines. L'écriture des langues africaines est une problématique qui freine le déploiement de leur enseignement. Entre code arabe et caractères latins, le consensus n'est pas établi. La situation est complexifiée avec les caractères phonétiques qui pallient les lacunes des caractères latins (Galtier 2009). Il est préférable de ne pas s'encombrer pour l'heure de cette problématique qui doit

<sup>33</sup> Français populaire d'Abidjan/ français populaire ivoirien.

trouver une solution dans le cadre d'une réflexion exclusive sur les langues africaines. Pour la transcription des parlers mixtes, nous proposons une solution de contournement qui pose le postulat suivant : les langues qui se côtoient sur les territoires camerounais ou ivoiriens font partie intégrante de la socio-culture de ces pays. À partir du moment où les parlers mixtes se greffent sur la syntaxe endogène du français, on peut considérer que les locuteurs disposent d'un stock lexical dynamique et pluriculturel. Ce postulat fonctionne à condition que les représentations sur les langues et leurs frontières soient modifiées. Ainsi, que le terme non-français proviennent de l'anglais, du baoulé ou du duala, il est tout simplement considéré comme ne faisant pas partie du lexique français. Il est évident que la question de savoir pourquoi et comment faire une distinction entre le français et les autres va se poser. La réponse transitoire est de reconnaître encore la base française des variétés mixtes ; de reconnaître aussi que l'introduction du français dans ces contextes s'est faite par le biais de l'école. Cela dit, tous les termes non-français devront être transcrits phonologiquement. Ce choix ne réfute pas l'africanité de certains emprunts, c'est tout simplement reconnaître que ce sont des ressources exploitées tout comme la verlanisation, la troncation et autres phénomènes morpho-phonologiques. On utiliserait alors les signes disponibles sur un clavier d'ordinateur en se rapprochant le plus possible des sons produits. Il semble que c'est un système similaire qui a permis au swahili de se pérenniser comme langue nationale de la Tanzanie et comme véhiculaire régional en Afrique de l'Est. Pour illustrer cette proposition, comparons deux énoncés transcrits pour l'un phonologiquement et pour l'autre étymologiquement :

22- Les gens **kem** d'abord **ol** là, on le voit il est le dernier dehors (Simo-Souop 2011)

23- Entre temps lui va récupérer moi je **came** noa (Eloundou Eloundou 2011)

L'un des inconvénients de la graphie étymologique est qu'elle brouille le décodage. En effet, si on n'est pas Camerounais, « came » (exemple 23) se lira [kam] plutôt que [kem] qu'il représente. Le scripteur voit dans « came » la forme du passé de l'anglais « to come ». Or, les locuteurs utilisent [kem] comme base verbale dans un nouveau système où la fonctionnalisation des éléments linguistique est le mode opératoire par excellence (Simo-Souop 2011). La transcription « kem » dans l'exemple 1 permet de coller au plus près du phénomène langagier. Ceci est une transcription phonologisante tout comme les autres mots en gras dans l'exemple. Les autres mots respectent l'orthographe standard et la parenté typologique est maintenue. En plus de son côté pratique, la transcription phonologisante permet de rendre compte des zones interstitielles qui existent entre les différentes variétés de langue qui cohabitent au Cameroun ou en Côte-d'Ivoire. Cela peut supposer que certains de ces mots soient forgés de toutes pièces. Seule une certaine transparence formelle, s'alignant au principe



de fonctionnalisation sémantico-syntaxique de ces parlers, peut encourager la didactisation du camfranglais et du nouchi aux côtés du français et des langues nationales.

## 2. Enjeux socio-didactiques

La question de la didacticité des parlers jeunes semble se poser avec plus d'acuité en Côte-d'Ivoire qu'au Cameroun<sup>4</sup>. En effet, il existe une forte revendication identitaire nationale autour du nouchi. Plus d'un Président de la République s'en est servi pour s'adresser aux populations (Boutin & Kouadio N'guessan, 2013). Il est en bonne position pour être le médium de l'ivoironie<sup>5</sup>, un concept qui se veut une sorte de francophonie à l'ivoirienne, « un pacte consensuel qui s'érigerait en label psychique de l'Ivoirien nouveau » (Toh Bi, 2017).

### 2.1 *Considérations sociolinguistiques*

L'Ivoirien nouveau est un locuteur décomplexé du français. Du moins c'est ce qu'il donne à voir à travers toutes les formes d'appropriations qui sont devenues des normes endogènes (Kouadio N'guessan, 2008). Le nouchi et le camfranglais sont la preuve d'une vernacularisation aboutie du français en Côte-d'Ivoire et au Cameroun : l'école n'est plus le seul espace d'apprentissage du français ; il s'ensuit une diversification des modes d'appropriation et des croisements multiformes entre apprentissage formel et acquisition informelle au sein des familles, dans la rue ou encore dans les cours des écoles. Les politiques linguistiques, qui organisent la vie des langues au sein de la société, ont été défavorables aux langues nationales au moment des indépendances. Tous les deux pays ont adopté le français comme langue officielle et langue de scolarisation exclusive, en continuation de la politique linguistique de l'administration coloniale française. Avec l'exclusivité du français arrive la dépréciation des langues nationales dites inaptées pour l'accès à la modernité, et aucune disposition constitutionnelle n'est prise pour leur donner un rôle dans la société (N'zi et Dodo 2018). L'école, institution normative par excellence, assoit la supériorité d'une langue française aseptisée, et catalyse l'insécurité linguistique par la dépréciation des variétés endogènes de français et des langues africaines (Sol 2013, p. 179-180). Les « symboles » (« un morceau de bois, une boîte de sardine vide, un crâne d'animal, etc. qu'on accrochait au cou du premier élève surpris en train de parler sa langue maternelle » (Kouadio N'guessan 2008, p. 183), en humiliant les locuteurs de langues africaines dans les écoles, ont durablement installé dans la conscience collective des représentations négatives vis-à-vis de ces dernières. En dépit des révisions de constitution pour donner une place aux langues autochtones, le rôle social de ces dernières reste confiné à la

<sup>4</sup> La classe intellectuelle est quelque réticente à admettre le camfranglais à l'école.

<sup>55</sup> L'ivoironie veut succéder à l'ivoirité qui a été source de nombreux conflits socio-politiques autour de l'identité et de la citoyenneté ivoirienne.

marge, dans la famille ou le groupe ethnique. L'école reste le lieu privilégié de l'implémentation d'une vision monolithique de la langue française. Cette idéologie du standard (et avec elle l'idéologie du monolinguisme) place les enseignants dans une grande insécurité linguistique car ils sont en porte à faux avec des variétés locales qu'ils pratiquent eux-mêmes au quotidien. Il se trouve que dans bien des cas, certains enseignants soient incapables eux-mêmes de produire la norme attendue d'eux (Tabi Manga 2003, Noyau 2006) ; mais ceci est une autre problématique portant sur la qualité des modèles d'apprentissage, et elle ne sera pas abordée ici.

## 2.2 Répertoires linguistiques et compétence plurilingue

La diversité des langues et la diversité des formes d'apprentissage produisent donc des individus plurilingues à des degrés variables. En effet, on peut voir chez un individu plusieurs codes linguistiques (selon la définition traditionnelle) comprenant grossomodo la langue de scolarisation (français) la (les) langue(s) de la famille (langue africaine et/ou français régional) et les langues de l'environnement auxquelles appartiennent le nouchi et me camfranglais. Les répertoires linguistiques sont donc complexes et ne peuvent s'appréhender indépendamment des conditions et des processus socio-culturels qui les ont fait émerger. La caractéristique des répertoires plurilingues est la mobilité des traits socio-linguistiques. Dans les pratiques, les locuteurs passent d'une variété à une autre selon des modalités sémiotiques que Nicolaï (2007) nomme « feuilletege ». « Le feuilletege concerne ainsi des objets construits cognitivement et sémiotiquement disponibles : des formes, des schémas et des processus qui existent à différents niveaux de pertinence, linguistique ou autres, et qui répondent à des fonctionnalités indépendantes. L'élaboration de ces objets se fait dans l'échange à travers la profération d'énoncés, avec des formes, des traits, des fragments ou des comportements retenus par l'usage ; entités dont il va de soi qu'en elles-mêmes, elles n'ont aucune vocation particulière à remplir ce rôle. Que les éléments des codes retenus appartiennent à des langues différentes ou non n'est pas le plus important : le plus important est sans doute leur disponibilité et notre capacité à les élaborer. Le procès de feuilletege est ainsi lié à la capacité de re-élaboration des codes elle-même dans un espace anthropologique qui l'autorise et lui permet de signifier. Capacité évidemment surdéterminée par les contraintes générales d'ordre anthro-social et linguistique qui se manifestent dans l'espace considéré ». (Nicolaï 2007, p. 211). Ainsi, les locuteurs observés à Douala par Feussi (2008) reconnaissent volontiers pratiquer différentes formes de français (français du quartier, bon français, mauvais français, francanglais<sup>6</sup>). Et le français du quartier est alors perçu « comme un espace de rencontres, où chacun peut garder son pôle<sup>7</sup>, mais en le

<sup>6</sup> Variante dénomminative pour camfranglais.

<sup>7</sup> Pôles du français car il est perçu comme étant « élastique ».

mettant en scène par rapport aux autres pôles. En ce sens, il n'existe pas en soi [...]. Sur le plan intralinguistique, ce processus permet de construire des formes mélangées ». (Feussi 2008, pp.119-120). Boutin (2018) montre aussi des Ivoiriens passant allégrement du dioula au français et même au nouchi dans le cadre de leurs activités économiques informelles. Dans une famille ivoirienne observée, c'est l'ensemble baoulé-français qui fait office de vernaculaire. La fluidité entre les deux variétés dans la société ivoirienne en général est telle que la chercheuse reconnaît que ses décisions orthographiques lors de la transcription de ses enregistrements sont arbitraires. Les Camerounais et Ivoiriens observés font objectivement montre d'une compétence plurilingue définie comme « la compétence à communiquer langagièrement et à interagir culturellement possédée par un acteur qui maîtrise, à des degrés divers, plusieurs langues, et a, à des degrés divers, l'expérience de plusieurs cultures, tout en étant à même de gérer l'ensemble de ce capital langagier et culturel » (Coste et al. 1997, p.12). C'est donc une compétence plurilingue et une compétence pluriculturelle.

### 2.3 Didactique du plurilinguisme

Tous les acteurs du secteur éducatif s'accordent à dire que l'école africaine ne prend pas suffisamment en compte le plurilinguisme des populations. Pour que cette situation change, il faut désamorcer la tension socio-psycho-affective entre le français et les langues africaines.

#### *-Préalables à la didactisation des parlars mixtes*

Tant qu'il règne du purisme linguistique qui essentialise le français et considère que toutes les autres formes de français sont bonnes pour la rue et le quartier, on entendra toujours ça et là des pédagogues décrier la mauvaise qualité du français des apprenants et le français serait alors en crise<sup>8</sup> (Essengue 2018). Le premier préalable à la didactique du plurilinguisme est l'abandon de l'attitude puriste qui consacre le cloisonnement des langues conformément à l'idéologie du monolinguisme et qui considère tout mélange linguistique comme impur. Tant que le discours de l'institution scolaire sur la qualité du français ne change pas, le problème de l'insécurité linguistique ne sera pas résolu. Comment changer ce discours hautement normatif si ce n'est par l'introduction des variétés endogènes à l'école ? La bonne nouvelle dans ce sens est la parution récente (mars 2021) du Dictionnaire des francophones (DDF), préparé à la demande du Président français Emmanuel Macron lors du discours prononcé à l'Institut de France le 20 mars 2018. La volonté du Président français est vraiment de « décoincer » le français afin de lui faire ressembler à ce qu'il est dans les faits partout dans la francophonie. Le DDF est une application disponible pour toutes les plateformes numériques et présentant toute la richesse lexicale de la

---

<sup>8</sup> Le rapport 2019 de l'Observatoire de la langue française de l'OIF indique que le français est en pleine expansion et qu'environ 60% des locuteurs quotidiens de français se trouvent désormais sur le continent africain.

francophonie. Cet ouvrage servira certainement, au cours d'activités pédagogiques à inventer, à présenter la diversité de la francophonie à des apprenants en insécurité linguistique. Ils pourront se rendre compte qu'ils ne sont pas les seuls à disposer de spécificités régionales. Les apprenants pourront même contribuer<sup>9</sup> eux aussi à l'enrichissement du « français commun », ce qui représente une motivation supplémentaire pour l'apprentissage du français.

Le deuxième préalable à la didactique du plurilinguisme est donc la reconnaissance officielle des formes d'expression des identités plurielles symbolisées par le nouchi et le camfranglais. L'hybridation linguistique et le métissage culturel sont désormais les modes d'expression par excellence : fluidité des alternances, emprunts variés à plusieurs langues, porosité et estompement des frontières (Simo-Souop 2016, Boutin 2018).

En troisième lieu, il convient de songer sérieusement à agir sur les représentations des populations envers les langues nationales en leur donnant un véritable statut avant de les introduire à l'école. En effet, l'enseignement de langues nationales (Programme École Intégrée) dans le nord de la Côte-d'Ivoire n'a pas su infléchir les représentations limitantes sur ces dernières (Bli 2020). On peut aussi indiquer qu'au Cameroun, il existe depuis 2000 des dispositions officielles permettant d'enseigner les langues nationales de la maternelle à l'université. L'objectif de cet enseignement est orienté vers la conservation des langues et des cultures camerounaises (Dibnu-Messina et Biloa 2017). Chaque langue nationale est donc enseignée toute seule. Les problèmes ne manquent pas de subvenir car beaucoup d'élèves décrochent du fait de leur méconnaissance des cultures nationales en plus du fait que les programmes sont inadaptés au niveau réel des publics (Dibnu-Messina et Biloa 2017, pp.218-219). On peut alors saluer l'initiative ELAN qui subsume les tentatives nationales en adoptant une approche plurielle.

#### *-Approches plurielles, didactique du plurilinguisme*

L'Initiative École et langue nationale en Afrique (ELAN) pilotée par l'OIF depuis 2010 s'emploie à l'introduction des langues africaines dans l'enseignement de base tout en les articulant avec le français. Le Cameroun et la Côte d'Ivoire font partie des pays où l'expérimentation se conduit dans une optique d'amélioration de la qualité de l'enseignement primaire, notamment en lecture et en écriture. Cette initiative entend rompre avec les approches didactiques singulières telles que présentées pour le Cameroun ci-dessus et conduire progressivement les politiques éducatives vers l'adoption des approches plurielles comprises comme la mise en œuvre « des activités impliquant plusieurs variétés linguistiques et culturelles » (Candelier 2008). Les premières réactions sont positives aussi bien chez les enseignants que chez les

---

<sup>9</sup> La grande nouveauté du DDF est qu'il est un ouvrage collaboratif entre usagers et experts. <https://www.dictionnairedesfrancophones.org/>

élèves et leurs parents. Les langues nationales sont donc bien accueillies si elles sont enseignées dans l'optique d'ouverture à plusieurs cultures.

Les variétés endogènes du français sont suffisamment documentées. Le DDF mentionné plus haut sera un outil puissant de légitimation s'il est bien utilisé dans les salles de classes. Les identités nationales se cristallisent fortement autour du nouchi et du camfranglais qui fonctionnent socialement comme des variétés à part entière. Il serait donc judicieux de les introduire à l'école dans une optique comparative entre les différentes variétés de français. Notre pari, qui peut sembler fou, est le suivant : une fois que les apprenants auront pris conscience des vraies différences entre les variétés de français, ils seront mieux capables d'apprendre le français standard qui est la variété internationale. Le sentiment d'infériorité sera aussi résolu parce que leurs vernaculaires seront valorisés au sein de l'école<sup>10</sup>. Par conséquent, la perception du français s'en trouvera améliorée. Si un système graphique est adopté pour les parlers mixtes, ils pourraient aisément figurer parmi les variétés prises en compte dans le cadre de didactiques du bi-plurilinguisme<sup>11</sup>.

Les principes de la didactique du plurilinguisme permettent à l'apprenant de prendre conscience de son répertoire plurilingue et l'amène à « accorder une valeur égale à chacune des variétés utilisées par lui-même et par les autres locuteurs, même si celles-ci n'ont pas les mêmes fonctions » (Candelier 2008) L'enseignant quant à lui est formé à « reconnaître les potentialités de toutes les variétés linguistiques, à montrer quelles réponses chacune apporte aux exigences de la communication verbale humaine, à chercher à contrer les réactions primaires de défiance ou de rejet d'autres sons, accents, d'autres comportements discursifs » (Candeler 2008). Il est certain qu'une telle performance requiert que le déficit en formation sociolinguistique des enseignants de langues soit comblé. Les pratiques de classe doivent aussi être revisitées parce qu'il existe ici des comportements habituels en contradiction avec les principes de la didactique du bi-plurilinguisme. En plus de la forte culture métalinguistique de l'enseignement du français, il existe un certain décalage entre les principes d'apprentissage de la société traditionnelle et ceux de l'école occidentale : « on ne forme nullement à l'innovation, on ne prépare pas au transfert vers une nouvelle tâche mais on s'assure de la continuité et de l'efficacité immédiate » (Lacombe 2009). C'est ici le lieu de recommander de la prudence dans la mise en place des parcours bilingues et plurilingues. Il s'agit de ne pas transférer hâtivement les technologies et la pensée éducative de l'occident sur le continent africain (Maurer 2011), au risque de retomber dans des travers similaires à ceux causés par l'école d'inspiration coloniale.

---

<sup>10</sup> Pour le Côte-d'Ivoire, le nouchi est devenu la première langue parlée dans la cour de l'école ; il est aussi utilisé en classe par un certain nombre d'élèves (Kouadio N'guessan 2008).

<sup>11</sup> Plusieurs configurations sont possibles en fonction des spécificités contextuelles.

## Conclusion

L'objectif de ce travail était de réfléchir aux conditions de normalisation et de didactisation des parlers urbains autour desquels se cristallisent les identités plurielles dans les sociétés africaines post-modernes. Quoique foisonnantes et assumées, la créativité linguistique se fait partout sur fond d'insécurité linguistique à cause du poids de l'idéologie du français standard vulgarisée par l'école (Kouadio N'guessan 2008). Nous pensons alors que le meilleur moyen de réconcilier les africains avec le français c'est d'introduire les parlers mixtes à l'école, aux côtés des langues nationales et du français dans une politique éducative de la diversité linguistique et culturelle. Pour ce faire, il faudra mettre sur pied un système d'écriture transparent et facilement reproductible, qui reconnaisse au camfranglais et au nouchi leur filiation française. La graphie phonologique semble un bon compromis entre la lisibilité et le respect des formes actualisées. Seule cette lisibilité peut leur donner un accès à l'école aux côtés des langues nationales désormais incontournables dans les systèmes éducatifs si l'on veut former des individus devant se reconnaître africains et francophones.

## Références bibliographiques

- Ahua, M. B. (2007). Élaborer un code graphique pour le nouchi : une initiative précoce ? *Le français en Afrique* 22, 183-198.
- Ahua, M. B. (2006). « La motivation dans les créations lexicales en nouchi », *Le Français en Afrique* 21, 143-157.
- Anchimbe, E. (2011). Cameroon English speaker's attitudes and prestige. Tsofack, B. & Feussi, V. (éds) *Langues et discours en contextes urbains au Cameroun : (dé)constructions, complexités*, Paris, L'Harmattan, 101-119.
- Bli, T. S. B. (2020). Le terrain africain à l'épreuve des nouvelles approches pédagogiques : l'exemple du PEI1, *Akofena Spécial* 2, Abidjan, L3DL-CI, Université Felix Houphouët-Boigny, 67-82. [En ligne], disponible sur URL : <http://revue-akofena.org/wp-content/uploads/2020/05/06-Bi-Trazié-Serge-BLI-pp67-82-ok.pdf>
- Boutin, B. A. (2018). Plurilinguisme et francophonie en Côte d'Ivoire. Oreste Floquet (éd) *Aspects linguistiques et sociolinguistiques des français africains*, Studies in European Linguistics, Roma, Sapienza University Press, 101-120.
- Boutin, B. A. & Kouadio, N. J. (2015). Le nouchi c'est notre créole en quelque sorte, qui est parlé par presque toute la Côte d'Ivoire. Blumenthal, P. (éd.), *Dynamique des français africains : entre le culturel et le linguistique*, 251-271. Berne : Peter Lang.
- Boutin, B. A. & Kouadio, N. J. (2013). Citoyenneté et politique linguistique en Côte d'Ivoire, *Pub. Linguistiques* 2013/2 (Vol. XVIII), 121-133.
- Kouadio, N. J. (2008). Le français en Côte d'Ivoire : de l'imposition à l'appropriation décomplexée d'une langue exogène. *Documents pour*

- l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 179-197. [En ligne], consulté le 30 avril 2019. URL : <https://journals.openedition.org/dhfiles/125>
- Candelier, M. (2008). Approches plurielles, didactiques du plurilinguisme : le même et l'autre. *Recherches en didactique des langues et des cultures* [En ligne], 5 | 2008, consulté le 04 novembre 2019. URL: <http://journals.openedition.org/rdlc/6289>
- Coste, D. & al. (1997). *Compétence plurilingue et pluriculturelle*. Strasbourg, Conseil de l'Europe, Strasbourg.
- Ebongue, A. E. (2012). Comportement morphosyntaxique d'un parler en milieu francophone : le cas du camfranglais. Ngalasso Mwatha (dir.) *Environnement francophone en milieu plurilingue*. Études africaines et créoles 4, Presses Universitaires de Bordeaux, 321-336.
- Essengue, P. (2018). De la question de la crise du français en Afrique francophone : le cas du Cameroun. Oreste Floquet (éd) (2018) *Aspects linguistiques et sociolinguistiques des français africains*, Studies in European Linguistics, Roma, Sapienza University Press, 141-155.
- Féral, C. (2009). Nommer et catégoriser des pratiques urbaines : pidgin et francanglais au Cameroun. Féral, C. de (dir.), *Le nom des langues en Afrique sub-saharienne : pratiques, dénominations, catégorisations*. Louvain-la-Neuve, Peeters, BCILL 124, 119 -152.
- Feussi, V. (2008). Parles-tu français ? Ça dépend. Paris, L'harmattan.
- Fosso (1999). Le camfranglais: une praxéologie complexe et iconoclaste. Mendo Ze, G.(éd.) *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie*. Paris, Publisud. 178-194.
- Galtier, G. (2009). Les langues africaines, l'éducation et l'édition *suivi de* Le cas de Mayotte. Laroussi, F. (dir.), *Mayotte, une île plurilingue en mutation*, Les Éditions du Baobab, Mayotte, 49-66.
- Kamdem, F. H. (2015). *A Dictionary of Camfranglais*. Frankfurt, Peter Lang
- Maurer, B. (2011). La contextualisation : l'exemple francophone africain », Blanchet Ph. & Martinez P. *Guide pour la recherche en didactique des langues et des cultures*. Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 225-239.
- Ndibnu-Messina, E. J. & Biloa E. (2017). Décolonisation linguistique et culturelle au Cameroun : fondements épistémologiques et didactiques. Balga J.-P. & Abaïkaye D. (dir) *Français et langues nationales en Afrique à l'ère postcoloniale. Bilan et perspectives*. Paris, L'Harmattan. Coll. Études africaines, 205-221.
- Nicolai, R. (2007). Contacts des langues et contact dans la langue : hétérogénéité, construction de l'homogène et émergence du « linguistique. *Journal of Language Contact. Thema 1*. [En ligne], consultable sur URL: <http://www.jlc-journal.org>
- Noyau, C. (2006). La langue des maîtres comme français de référence : rôle de l'école dans la transmission de la langue (Togo). *Le français en Afrique* 21, pp. 339-350.

- Ntsobé, A.M & al. (2008). *Le camfranglais, quelle parlure ? Étude linguistique et sociolinguistique*. Bern, Peter Lang.
- N'zi, Y. J. & Dodo, J.-C. (2018). Les langues ivoiriennes dans les politiques linguistiques en Côte d'Ivoire : historique, état des lieux et perspectives pour une politique linguistique cohérente ». *Revue du Laboratoire des théories et modèles linguistiques*, Abidjan, Université Félix Houphouët Boigny, 51-65
- Simo-Souop, A. (2016). L'hybridation comme culture langagière au Cameroun. Émergence d'une posture plurilingue. *TRANS-Revue électronique de recherches sur la culture*, 20. [En ligne], consultable sur URL : <https://www.inst.at/trans/20/lhybridation-comme-culture-langagiere-au-cameroun-emergence-dune-posture-plurilingue/>
- Simo-Souop, A. 2015. Les lexiques de français parlé au Cameroun : des réifications nécessaires ? Eloundou Eloundou, Venant et al. (dirs) *La langue française dans l'espace francophone. Pratiques, représentations, dynamique et didactique au XXIe siècle*. Paris, Éditions des Archives Contemporaines, 207-217
- Simo-Souop, A. (2011). Quelques traits de fonctionnalisation du camfranglais. Tsofack, B.& Feussi, V. (éds) *Langues et discours en contextes urbains au Cameroun : (dé)constructions, complexités*, Paris, L'Harmattan, 121-137
- Sol, M. D. (2013). *Imaginaire des langues et dynamique du français à Yaoundé. Enquête sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan, Coll. Sociolinguistique.
- Tabi Manga, J. (2003). *Prolégomènes à une théorie de la refondation de l'enseignement du français*. Presses Universitaires de Yaoundé.
- Tchoungui, É. (2006). *Je vous souhaite la pluie*, Paris, Plon.
- Toh, B. E. (2017). L'ivoironie ou la francophonie made in Côte d'Ivoire. [En ligne], consultable sur URL : <https://ivoireintellect.mondoblog.org/un-mot-sur-l-ivoironie/>